

## « Devenir le meilleur écrivain de langue anglaise »

Ernest Hébert

La culture des jeunes

Number 36, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43168ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Hébert, E. (1985). « Devenir le meilleur écrivain de langue anglaise ». *Liaison*,(36), 57–59.

## témoignage

par Ernest Hébert  
une traduction de Richard Perreault

# « Devenir le meilleur écrivain de langue anglaise »

(NDLR) Dans un excellent numéro récent (avril-mai 1985) du « magazine trans-culturel » *vice versa*, publié à Montréal, l'écrivain Jean Jonnassaint pose la question : « Qui est écrivain québécois : An Antan Kapesh, Leonard Cohen, David Fennario, Michèle Lalonde? » L'écrivain d'origine haïtienne répond immédiatement que ce sont tous des écrivains québécois mais que seule Michèle Lalonde sera reconnue comme telle. On peut même supposer que beaucoup d'entre nous ne connaissent même pas la seule Québécoise d'origine autochtone parmi les écrivains nommés ci-dessus.

N'empêche que pour plusieurs écrivains s'imposent le choix d'écrire dans une langue plutôt qu'une autre alors que dans un pays « normal », il ne devrait même pas s'imposer. Par contre, d'autres écrivains qui n'ont pas eu le choix auraient peut-être préféré choisir une autre langue pour exprimer leur profonde identité. Par ailleurs, quelle identité? Leonard Cohen et Mordecai Richler sont indubitablement des écrivains mont-réalais qui écrivent en anglais et n'en sont pas moins de culture juive. On s'étonnera même à étudier les implications de cette affirmation.

C'est dans cette optique que nous vous présentons le témoignage qui suit d'un écrivain franco-américain qui se réclame de l'héritage québécois. Nous savons que ce témoignage recouperait celui de plusieurs Québécois de sa génération, qui pour quelque raison que ce soit, ont choisi d'immigrer au-delà des frontières du Québec, y compris au Canada.

C'est en s'inspirant de la lecture d'un roman publié récemment aux États-Unis, *Continental Drift* par Russell Banks, qu'Ernest Hébert a prononcé le discours, dont nous reproduisons ici des extraits, devant les participants à la « Tri-State Franco-American Conference », tenue à

Merrimack, New Hampshire, le 13 avril 1985. C'est notre correspondant en Nouvelle-Angleterre, Robert Perreault, qui en a établi la traduction.

---

***Quoique je suis né... à Keene et quoique j'aie des habitudes plutôt yankee, je demeurerai... un étranger face à mon village natal.***

**C**ontinental Drift traite de la vie tragique de Bob Dubois [prononcé à l'anglaise, « Doo-boys »], habitant de la ville fictive de Catamount, New Hampshire. Membre typique de la classe ouvrière, Dubois répare les brûleurs à mazout. Il est marié et père de deux filles. Dès le début je me suis intéressé à ce livre. Moi, aussi, j'ai deux filles. De plus, j'ai un nom d'origine française que l'on prononce maintenant à l'anglaise.

Pour des causes variées, Bob Dubois s'est complètement coupé de ses racines canadiennes-françaises. Il a délaissé l'Église catholique, il a perdu son français, il ignore tout du rôle qu'a joué le Québec dans sa propre existence. Bob Dubois est en crise : il ne sait pas du tout vers où il s'en va. Il veut bien réussir dans la vie. À cause de sa rupture avec son passé, il doit régler cette crise comme tout autre de la classe ouvrière, à la poursuite du rêve américain : l'argent et le succès. Il amène sa famille en Floride à la recherche de ce rêve.

Banks raconte aussi l'histoire parallèle d'une jeune Haïtienne qui s'échappe de la pauvreté de son pays à la recherche d'une meilleure vie. Bien



sûr, sa langue est le français. Dans un certain sens, son voyage est l'équivalent de celui des grands-parents de Bob Dubois, partis du Québec vers la Nouvelle-Angleterre.

Je ne vous raconterai pas tous les détails de l'histoire du roman : tout ne va pas bien pour Bob Dubois. Je vous demande seulement d'imaginer un homme qui essaie d'être bon. Il devient éventuellement patron sur un bateau de pêche. Il ne gagne pas beaucoup et veut vraiment se conduire honnêtement.

Finalement, rendu au désespoir, il accepte une offre pour effectuer le trafic d'Haïtiens le long des côtes américaines. Parmi ceux-ci se trouve la femme dont Banks nous a déjà raconté l'histoire.

Bob Dubois ressent auprès de ces gens un certain lien de parenté. Les Haïtiens lui paraissent tellement craintifs et passifs qu'il veut leur tendre la main, leur offrir un témoignage de fraternité. Mais, il ne parle pas leur langue. Il s'efforce de se souvenir du français de son enfance. Rien ne lui vient à l'idée, sauf cette phrase que l'on aperçoit sur les panneaux indicateurs qui accueillent les Canadiens au New Hampshire [Bienvenue au New Hampshire]. Eh bien, en utilisant la même mauvaise prononciation dont je suis également capable, il leur dit « Bienvenue ». Les Haïtiens lèvent la tête. Il a leur attention. Ils veulent qu'il en dise davantage, mais il ne le peut pas. Lorsqu'ils se rendent compte que Dubois ignore leur langue, les Haïtiens retombent dans leur crainte et leur passivité. Survient alors l'aspect tragique.

Une tragédie typiquement américaine. Selon la logique du récit de Banks, si Bob Dubois avait pu parler français, il aurait pu communiquer avec les Haïtiens. De plus, si Bob Dubois avait été conscient de son passé, il aurait probablement pu se tirer de sa crise de croissance. Il n'y aurait pas eu de tragédie.

Dans une certaine mesure, ma propre vie ressemble à celle de Bob Dubois. Et maintenant, permettez-moi de vous raconter mon histoire. Ma mère s'appelle Jeannette Vaccaress. Elle est née et a été élevée sur la rive ouest de Manchester, New Hampshire [le « Petit Canada » de cette ville]. Autrefois, la famille Vaccaress était bien connue à Manchester, surtout à cause de mon oncle, Monseigneur Ernest Vaccaress, l'homme dont je porte le nom. Il s'appelait Joseph Ernest Vaccaress; moi, je m'appelle Joseph Ernest Vaccaress Hébert. Il parlait et lisait cinq langues. De toutes celles-ci, le fran-

çais était sa langue préférée. Ma grand-mère, Élise Vaccaress, née Marcotte, ne parlait pas du tout l'anglais. Conséquemment, ma mère a été élevée dans un foyer tout à fait franco. Par la suite, elle est devenue infirmière et s'est rendue à Dublin, New Hampshire où elle a travaillé pour une famille bien à l'aise, ayant soin de leurs enfants. Un jour, l'ami d'une des bonnes est venu accompagné l'un de ses copains. La bonne a demandé à ma mère si cela lui convenait de prendre rendez-vous avec un homme qu'elle ne connaissait pas. Ma mère a accepté. L'homme s'appelait Elphège Hébert de Keene : mon père.

---

### ***J'ai regardé vers la pleine mer et je me suis rendu compte que j'avais peur d'aller au Venezuela, où l'on parlait une langue que je ne comprenais pas du tout.***

Le village de Keene est très Yankee. La prononciation locale du nom H-e-b-e-r-t à Keene n'est pas « Abare », ni Hebert, mais plutôt « Hebit »; on m'appelle « Ennie Hebit ». Mon père s'était plus ou moins détaché de son passé franco. Jeannette Vaccaress et Elphège Hébert sont tombés amoureux l'un de l'autre et se sont mariés. Ma mère a ressuscité chez mon père un intérêt à son passé. Elle lui a enseigné le français et il l'a appris très rapidement. Bientôt, mes parents parlaient français entre eux facilement et avec plaisir. Lorsque je suis né en 1941, ils avaient l'intention de m'élever « en bon Franco », c'est-à-dire, que j'aurais conscience de mes racines — le Québec, l'Église catholique et la langue française.

Durant la deuxième Guerre mondiale, mon père est entré dans la marine. Au retour de la guerre, il a repris son emploi comme tisserand dans une manufacture de textiles. Mes parents se sont achetés une nouvelle maison. J'ai fait mon entrée à la maternelle. Jusqu'ici, mes parents avaient réussi à me tenir en contact avec mon héritage culturel. C'était un désastre. Les enfants se moquaient de ma façon de parler. Même les adultes. Je me souviens d'un homme, le père d'un de mes amis, qui m'a demandé : « Pourquoi ne peux-tu pas apprendre à parler comme un Américain? » À cause de cela, j'ai dit à mes parents que je ne voulais plus parler cette langue-là — le français — jamais.

J'ai grandi en ayant honte de mes racines canadiennes-françaises. Je n'étais pas le seul; c'était le cas de la plupart des jeunes garçons et filles franco-américains de Keene. Les petits Irlandais se vantaient d'être irlandais, les Italiens d'être italiens, mais les jeunes Francos se taisaient. Si un enfant avait un père irlandais, et une mère franco, tant mieux. Il se vantait d'être irlandais, mais jamais d'être franco-américain. Comme Bob Dubois, Ernest Hébert s'est détaché de ses racines canadiennes-françaises, malgré les meilleurs efforts de ses parents.

À l'âge de 18 ans, j'ai complété mon cours secondaire, je me suis éloigné de l'Église catholique, j'ai fait mon service militaire et ensuite j'ai travaillé pour la compagnie de téléphone. À l'âge de 23 ans, j'ai été admis au Keene State College. Après trois ans, je commençais de nouveau à avoir la bougeotte. J'ai pris congé durant un semestre avec l'espoir de rendre visite à un ami au Venezuela. Un ami et moi avions l'idée de nous lancer dans cette aventure. Nous allions nous rendre en Amérique du Sud en travaillant à bord d'un tramp. À la dernière heure, mon ami a eu la frousse. Me retrouvant seul, j'ai pris un train vers le sud jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Là, moi aussi j'ai eu la frousse. J'ai regardé vers la pleine mer et je me suis rendu compte que j'avais peur d'aller au Venezuela, où l'on parlait une langue que je ne comprenais pas du tout. Je ne voulais pas rentrer chez moi en avouant ma défaite et par conséquent j'ai trouvé un emploi à la Nouvelle-Orléans. J'ai travaillé comme surveillant dans un hôpital psychiatrique. J'y suis resté pendant sept mois.

---

### ***Les petits Irlandais se vantaient d'être irlandais, les Italiens d'être italiens, mais les jeunes Francos se taisaient.***

Il m'a fallu faire ce séjour à la Nouvelle-Orléans afin que je me dégourdisse. À la Nouvelle-Orléans, il n'est guère probable que l'on entende prononcer H-e-b-e-r-t « Hee-ber ». Les gens disaient : « Abare », c'est un beau nom sud-louisianais. « Non seulement était-il acceptable de posséder un nom franco et un héritage québécois, mais de plus, c'était préférable. Moi, Ernie Abare, j'étais une personne de marque. Il m'a fallu faire ce séjour à la Nouvelle-Orléans pour me rendre fier de mon héritage. Cette fierté m'a rendu conscient de mon passé, un passé qui m'était important.



La première chose que j'ai faite lorsque je suis rentré au New Hampshire et que je me suis remis aux études au Keene State College c'était de me faire inscrire à un cours de français. Le résultat a été fort décevant. Moi, un étudiant qui réussissait bien, je ne pouvais pas apprendre le français. Mon embarras, face au français, que je m'étais créé à l'âge de cinq ans, me hantait toujours.

Je suis donc devenu un écrivain de langue anglaise. D'une façon ou d'une autre, ce blocage psychologique qui m'avait privé du français a tout de même permis à l'anglais de me venir à jet continu. Voyez vous, depuis les expériences négatives de mon enfance j'étais devenu, inconsciemment, un expert linguistique d'une manière à laquelle la plupart des gens ne peuvent guère s'identifier. J'ai appris à me sensibiliser l'oreille aux nuances linguistiques et aux accents. J'aimais vraiment les mots. J'ai appris que la langue était importante. Elle reflète la condition de l'âme du parleur. J'ai résolu ma difficulté avec le français en faisant mon possible pour devenir le meilleur écrivain de langue anglaise.

En 1969, j'ai pris la plus intelligente décision de ma vie. J'ai épousé Medora Lavoie — « Luv-wah » de Dover, New Hampshire. Si je n'ai pas réappris mon français, j'ai quand même réussi à le conserver pour mes enfants.

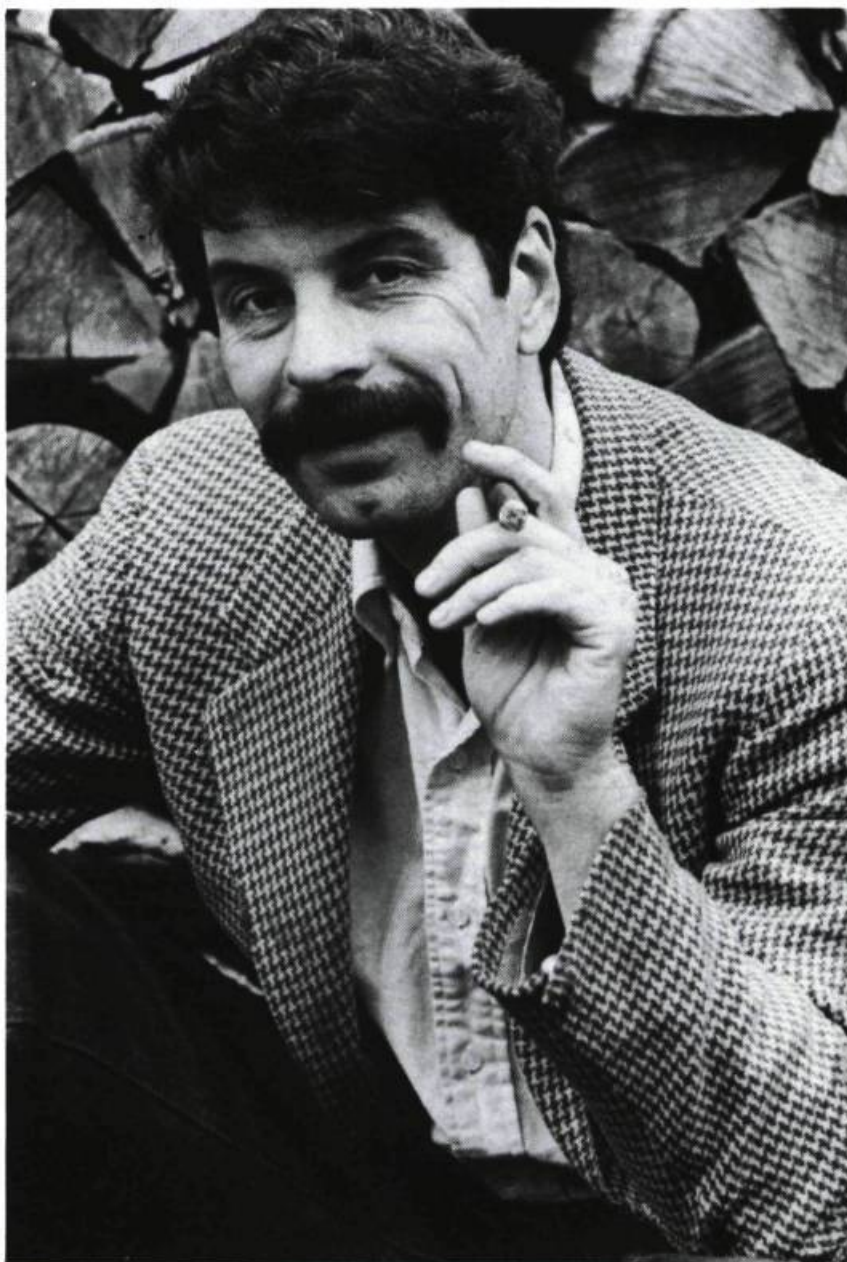
Medora et moi avons fait notre voyage de noces au Québec. Là, comme à la Nouvelle-Orléans, j'ai trouvé la même fierté linguistique, sauf que c'était encore plus intense. L'aspect antique du Québec m'a beaucoup impressionné : les bâtiments, les gens, la culture me semblaient tous européens — confiants, civilisés. Je me suis rendu compte que je provenais d'une culture très très forte. Cette prise de conscience, que je ressentais aussi chez les Québécois eux-mêmes, m'a donné de la force. Toutefois, le Québec me paraissait étranger. J'ai reconnu que c'était vraiment un pays étranger, que ce n'était pas mon pays. Mon pays, c'était les États-Unis et ma patrie, c'était le New Hampshire. Mais j'ai quitté le Québec en étant bien convaincu de la place qu'il occupe dans mon passé.

Depuis, je suis retourné au sein de l'Église catholique, quoique je demeurerai toujours un peu sceptique. Cela, je l'accepte. Je me suis plus ou moins réconcilié avec tous les aspects de ma vie, j'ai fait la paix, plus ou moins. Quoique je suis né et que j'ai grandi à Keene, et quoique j'aie des habitudes plutôt yankees, je demeurerai toujours, en partie, un étranger, face à mon village natal;

et cette partie de moi-même gardera toujours un mauvais souvenir de ce que ce village a fait à ce garçon de cinq ans. Cela, je l'accepte. Avec mes parents, j'ai discuté de nos racines québécoises et l'on m'a raconté toutes les histoires qu'il m'a fallu entendre afin de nous rattacher à notre passé. Je ressens pour ce passé un certain regret, tout en me rendant compte qu'à cause de mes difficultés avec la langue française, je ne serai jamais complètement en rapport avec ce passé. Cela, je l'accepte.

Enfin, je suis arrivé à l'essentiel. Il n'y aura aucun repos chez le Franco-Américain jusqu'à ce qu'il se réconcilie avec le Québec, l'Église catholique et la langue française. La raison : qu'il le veuille ou non, tout cela, c'est son passé, et toute personne doit connaître son passé ou bien se voir condamner par les grands courants de l'heure, tel que l'a été Bob Dubois.

*Ernest Hebert est l'auteur de trois romans publiés à la Viking Press de New York : **The Dogs of March** (1979), **A Little More Than Kin** (1982), et **Whisper My Name** (1984).*



**Ernest Hébert, « Il n'y aura aucun repos chez le Franco-Américain jusqu'à ce qu'il se réconcilie avec le Québec, l'Église catholique et la langue française ».**  
(Photo : Médona Hébert)